

Brèves littéraires

Brèves

Gemme

Geneviève De Celles

Numéro 61, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5554ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Celles, G. (2002). Gemme. *Brèves littéraires*, (61), 38–43.

GENEVIÈVE DE CELLES

Gemme

Prix Brèves littéraires - prose

Cette fois-là, en quittant le travail, D. avait laissé la porte entrouverte. Par inadvertance sans doute. À moins que...

La nuit suivante, on a dévalisé la bijouterie. Le commerce où, comme son père et son grand-père, D. s'était enfermé presque tous les jours de presque toutes les années de sa vie.

Au matin, j'ai découvert que des voleurs avaient tout emporté. Le local était vide, le coffre-fort aussi. À vrai dire, les voleurs n'avaient pas tout emporté : ma chaise et ma table de travail étaient toujours à leur place ; mais tout le reste avait disparu. Présentoirs, bijoux, outils : tout. Comme si les cambrioleurs prévoyaient se lancer en affaires, à mes frais. J'ai d'abord avisé ma compagnie d'assurances : on m'a donné rendez-vous le lendemain sur les lieux du forfait. Puis je me suis installé à ma table, le temps de prendre la mesure de ce qui m'arrivait.

Les murs étaient nus. (Seul un miroir, encastré, avait échappé à la razzia). Les étagères de colliers, de bracelets et de bagues s'étaient envolés. Les montres et les pierres précieuses aussi. J'avais perdu tous mes

biens. Je suis resté là, immobile, le temps d'encaisser le choc.

La noirceur s'est installée. Je me suis terré dans mes pensées. Sans savoir qu'après cette nuit-là, je ne serais plus jamais le même. Comment l'être après un tel cauchemar ?

des voleurs surviennent ils sont peut-être cent ils me malmènent me ligotent me prennent à la gorge sous mon regard impuissant ils raflent tout moi je crie « mais pas les mots ! ne me volez pas les mots ! » ils empochent les argents ils s'emparent des bijoux ils emportent les comptoirs moi je crie « mais pas les mots ! pas les mots ! » ils rigolent de m'entendre moi je crie à gorge déployée « je vous en prie ! laissez-moi les mots ! »

Un cauchemar vous dis-je.

Lorsque j'ai repris conscience, la vitrine laissait entrevoir le lever d'un jour nouveau. J'ai vérifié si ma plume et mon carnet étaient toujours dans la poche de mon veston. Sous la date de cet aujourd'hui-là, j'ai tracé quelques lettres. Tremblantes. Elles disent : « *nightmare* ».

Quand les enquêteurs sont venus, ils m'ont posé beaucoup de questions. J'avais peu à dire. Ils ont examiné les lieux. Ils sont repartis. En moi, un siècle s'était écoulé.

Je suis sorti me chercher un café, des croissants, du papier. Au retour, j'ai refermé la porte, soigneusement. Je me suis retrouvé, en plein silence, sur les lieux du désastre. Il y avait le papier, ma plume, et

les mots que j'étais sur le point d'écrire. Peu à peu, une étrange sensation a pris place. Celle d'être là tout en étant aussi ailleurs. Celle d'être jeune et d'être vieux, en même temps. Libre et soumis, triste et joyeux, tout à la fois. Je me suis senti tout-puissant. Enfin presque.

Lorsque midi a sonné à l'église d'en face, j'avais noirci plusieurs pages. Je les avais inondées de mots. De mots libres. De mots dérivés. À seize heures, toute la surface de ma table débordait de feuillets que j'avais couverts de mots de tête, de mots de cœur, des mots de gorge. J'avais mordu, loué, cloué. À vingt heures, le sol était envahi. Par des mots fauves, des mots doux, des mots fous. Par des mots draveurs. Des mots chercheurs. Des mots pèlerins.

La nuit venue, une idée s'est insinuée en moi. La bijouterie n'existe plus, alors... Devenir ce que j'avais toujours rêvé d'être : dresseur de mots. À défaut de redresser les torts. Je me suis mis à l'œuvre.

Des heures durant, j'ai rassemblé des mots. Je les ai soupesés, comparés, classés. Je cherchais à les mater. Puis j'en ai vu surgir d'autres. Plus ou moins sauvages. Des mots ruisseau, des mots fleuve. Des mots océan. Mots de vie, de mort et d'éternité.

À l'aube, une métamorphose s'était opérée. Dresseur de mots ? Non. Éleveur de mots. Ou peut-être, veilleur de mots. Ou...

Je me suis mis à semer des mots, presque au hasard dans la page. J'écrivais des mots germes, des mots étoiles. Je les effleurais du bout des doigts, puis du bout de l'âme. Le temps passait. Je me sentais venir des ailes.

Une métamorphose vous dis-je.

D. avait tout perdu. On lui avait tout dérobé.
Mais pas les mots. Il lui restait les mots, alors
peut-être qu'il lui restait tout.

En me dépouillant les voleurs m'avaient ouvert la voie. Désormais, les mots seraient mes voyages. Mes forêts insolites. Mes aurores tropicales. Mes icebergs et mes galaxies. Désormais, c'est une plume à la main que je régnerais sur ma vie. Je ne serais jamais nu. Je pourrais toujours écrire. Écrire des mots comme *lange* ou *linceul*.

Cette fois-là, je me suis gavé de mots. J'ai multiplié les traces d'encre jusqu'à replonger dans l'enfance. Jusqu'à retrouver Diogène, mon oncle abracadabra.

*ma main s'empare du petit livre qu'il garde tout
près de son cœur et de la montre en or qui veille
au gousset de sa veste il sourit je suis ravi voilà
qu'il raconte une histoire elle est à rire et à mourir
debout mon conteur a tous les pouvoirs sur ici et
sur Alibaba*

Mon oncle Diogène. Que j'ai vu hésiter par la suite à s'aventurer dans un *Il était une fois*. Que j'ai vu pleurer quand les mots lui faisaient défaut. Quand il voulait parler de *voyage* et qu'il s'entendait dire *volage*. *Rivage*. Ou *ravage*. Quand il pensait au mot *souris* et le prononçait *souci*. Ou *soumis*. Mon oncle raconteur. Que j'ai vu devenir muet. Comme tombe. Avant de disparaître.

J'étais entre les quatre murs de ma boutique. Attablé, une plume à la main, des pages blanches sous

les yeux. J'ai persisté à dévider mes phrases. Je me suis déficelé le cœur. Jusqu'à retracer l'enfant, petit prince, qui sur une plage quelques mois auparavant m'avait ému.

d'une poignée de sable et de mots il érige un château en un tour de langage il me mène à dos de chameau le temps d'un mirage il me déride et m'ensorcelle voilà qu'à pleines mains de sable il m'enterre jusqu'au cou oh la belle journée voilà qu'un enfant danse autour de moi joyeux presque nu et ses mots brillent au soleil

Le local était désert. Au mur, solitaire, l'embrasure d'un miroir. Sur ma table, du papier. Et ma plume. Grave et légère tout à la fois. Libre. Je me suis senti heureux. Tout bonnement.

Alors, j'ai choisi. J'ai écrit : « *désormais* ». J'ai pensé : « accueillir les mots ; les aimer ; les mettre en gerbes ».

Gerbeur de mots, est-ce que ça se dit ?

Quelques semaines après le passage des voleurs, on m'a informé du montant qui me serait versé pour relancer les affaires. Mes intentions étaient tout autres.

La pièce est petite. Comme jadis. Immense pourtant. Les amateurs d'or et d'argent n'y viennent plus. C'est un lieu surprenant. Tout y est porteur de mots : les murs, ma table, le sol. Quand je dis Sésame, mille et une fenêtres s'ouvrent. Chez moi, les mots ont tous les pouvoirs et tous les droits.

Prenez le mot *liberté*... « Non ! Non ! Ne le prenez

pas ! » J'ai voulu dire : « par exemple ». Par exemple, le mot *nuit*. Eh bien le mot *nuit*, il me le faut ! Une nuit, est-ce un nœud, est-ce un œuf, est-ce un œil ? Je ne sais pas. Mais le mot *nuit*, il me le faut. Je l'aime. Et le mot *arbre*, et le mot *caillou*. Et le mot *lumière* ! Il me les faut ! Je suis si petit. J'ai tant de rêves. Seuls les mots savent me faire la courte échelle. C'est grâce à eux quand je m'exhause. Prenez le mot *vie*... « Non ! » J'en mourrais.

L'autre soir, dans mon carnet, j'ai voulu inscrire un mot... un mot qui... un mot qui veut dire...

J'ai longuement cherché ce mot. Je l'avais sur le bout de la langue. Par instants, je venais tout près de le dire. Mais il m'échappait encore et toujours. Je l'ai pourchassé toute la nuit. En vain.

Dans mon carnet, l'espace de cet aujourd'hui-là demeurera muet.

À dire cela, je sens venir la peur. La peur de l'aphasie. Du silence. Du froid. Du tombeau. Alors je m'empresse d'écrire un mot. Le premier qui me vient à la bouche. C'est le mot *tonneau*. Je m'y love. Et je m'invente un credo :

« Toute nuit est un nid. Toute vie, un éclat de gemme. Chaque mot, un joyau. »